

Kant et la philosophie analytique de la perception *

Dans la philosophie de la perception contemporaine, John McDowell défend depuis un certain temps une perspective inspirée de Kant (McDowell 1994, McDowell 2009, McDowell 2013). Charles Travis rejette cette perspective et lui oppose sa propre approche inspirée de Frege (Travis 2013, Travis 2014, Travis à paraître). Cet article vise à caractériser le cœur de leur débat sur la nature du jugement perceptif. Le but est de découvrir ce que peut signifier ‘être kantien’ quand il s’agit d’une conception de la perception et aussi d’où peuvent venir les critiques d’une position kantienne dans des débats sur des questions concernant la représentation, la conscience et les apparences.

1. Triangulation du débat McDowell-Travis : Kant et Frege (aperception ou environnement).

Actuellement, la question de savoir si l’expérience perceptuelle a un *contenu représentationnel* occupe une place importante en philosophie analytique de la perception (voir p. ex. Brogaard 2014 pour un aperçu général). Ainsi pourrait-on s’attendre à ce que des discussions explicites sur la nature de la *représentation* soient toujours à l’ordre du jour. Or, c’est un fait, la discussion en philosophie de la perception n’aborde pour ainsi dire presque pas cette question générale. Le plus souvent, les philosophes de la perception avancent des arguments sur

* La version anglaise originale de cet article a été publiée en 2017 dans la revue *Con-Textos Kantianos – international journal of philosophy* sous le titre “Aperception or environment – John McDowell and Charles Travis on the nature of perceptual judgement” (Apercepción o ambiente. John McDowell y Charles Travis sobre la naturaleza del juicio perceptivo”) (n° 6, Diciembre 2017, pp. 79-92). Je remercie *Con-Textos Kantianos* pour leur permission de publier cette version.

les 'bons' et les 'mauvais' cas, c'est-à-dire des perceptions véridiques d'un côté et des illusions et des hallucinations de l'autre, en laissant toute assomption sur la représentation dans l'implicite. Les discussions ont ainsi tendance à devenir quelque peu rigides. Il me semble qu'une telle rigidité est absente du débat que j'analyse ici, le débat entre John McDowell et Charles Travis au sujet de la perception et de la représentation. Un aspect essentiel de ce débat, c'est qu'il concerne directement la nature de la représentation. Un autre, c'est qu'il révèle non seulement en quoi pourrait vraisemblablement consister le fait d'être kantien dans ce contexte – à savoir qu'il consiste à attribuer un rôle spécifique à la conscience dans le jugement –, mais aussi la forme que pourrait prendre une opposition générale à une position kantienne.

Bien que, dans ce qui suit, je compare les positions respectives de John McDowell et Charles Travis sur la perception en soulignant leurs différences, je commencerai par attirer l'attention sur ce qu'elles ont de commun. Les deux philosophes partagent une conception du travail du philosophe et de la nature de la philosophie en général. Sur ce point, leurs travaux contrastent avec beaucoup d'autres menés actuellement en philosophie de la perception. Ceux-ci peuvent être très proches des sciences cognitives de la perception voire se confondre avec elles. Même chez des philosophes qui n'ont pas tendance à associer immédiatement aux sciences cognitives, on rencontre souvent un manque de distinction entre les sciences cognitives de la perception et la philosophie, qui peut bien sûr être étayée par des arguments (voir p. ex. Burge 2010). En tout cas, ni McDowell ni Travis n'acceptent cette conception du travail de la philosophie de la perception. Ni pour l'un ni pour l'autre, les problèmes de la philosophie et ceux des sciences cognitives ne doivent être confondus. Ce point de vue se fonde sur la discussion de la nature de la représentation et se traduit notamment par le fait que, pour aucun des deux, il n'est légitime de dire que les états subpersonnels du sujet percevant (tels que les états du cerveau) sont des représentations, alors que c'est souvent le cas aussi bien en sciences cognitives qu'en philosophie de la perception qu'ils soient considérés comme ça. McDowell et Travis pensent donc tous les deux que le travail philosophique sur la nature de la perception et de la représentation reste à faire même si le travail scientifique sur la perception est en cours.

Étant donné que le débat McDowell-Travis a lieu dans un contexte de consensus philosophique, il est difficile d'identifier clairement la source de leurs divergences. C'est pourquoi une triangulation est nécessaire. Dans cet article, j'utiliserai Kant et Frege afin d'établir cette triangulation. Je ferai référence à leurs conceptions respectives du jugement en comparant et en contrastant les propositions de McDowell et de Travis sur la perception et la représentation. Ce choix est presque trop évident puisque le représentationalisme de McDowell au sujet de l'expérience perceptuelle s'imprègne d'une lecture de Kant et que Frege constitue (actuellement) la référence centrale de Travis lorsque celui-ci affirme que les expériences perceptuelles sont dépourvues de contenu représentationnel⁽¹⁾. Ce qui peut ajouter de l'intérêt à cette triangulation, c'est que McDowell n'est pas Kant et que Travis n'est pas Frege: leurs lectures de Kant et de Frege soulèvent en fait une vive controverse. Ils soulignent et taisent des aspects de Kant et de Frege, ce qui, en soi, est révélateur des propres positions de McDowell et de Travis ainsi que de ce qui les distingue.

Une autre mise en garde est nécessaire avant d'aborder la triangulation. Si nous devons entreprendre de comparer simplement Kant et Frege au sujet du jugement, (c'est-à-dire sans tenir compte de McDowell et Travis), l'enjeu serait important du point de vue de l'histoire de la philosophie et de l'histoire de la logique. Des questions concernant la nature et la structure des jugements et des propositions entreraient en jeu, de même que la notion clé d'analyticité (une notion qui change complètement de forme de Kant à Frege⁽²⁾). Mais il y a aussi quelque chose d'autre et, dans ce qui suit, je cherche ce quelque chose d'autre – ce qui apparaît dans le titre de cette section sous la forme 'aperception ou environnement'. Selon ma perspective, l'*aperception* est la pierre de touche kantienne de McDowell pour le jugement tandis que l'*environnement* est la pierre de touche fregienne de Travis. C'est ce qui m'intéresse le plus dans cet article.

(1) C'est ça 'le silence des sens'. J.L. Austin était la référence principale pour la formulation de la perspective du silence des sens sur la perception quand l'article de Travis *The Silence of the Senses* (Travis 2004/2013a) a été publié en 2004 dans la revue *Mind*. C'est l'article qui est le plus souvent cité quant à la position de Travis sur la perception.

(2) Voir Boyle 2020.

2. Représentation et 'forme partagée'

Une chose est sûre dès le départ : malgré l'accord sur la façon de travailler en philosophie de la perception, ainsi que sur l'idée (négative) que les états cognitifs subpersonnels d'un sujet percevant ne peuvent pas encore être considérés comme des représentations, la conception représentationnaliste des expériences perceptuelles (c'est-à-dire l'idée selon laquelle les expériences perceptuelles elles-mêmes représentent les choses comme étant d'une certaine manière) de McDowell entre en contradiction avec la perspective du silence des sens de Travis. Mais comment ce désaccord peut-il être expliqué et mieux compris ?

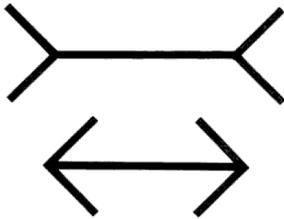
McDowell et Travis abordent tous les deux la question de la perception comme faisant partie d'une recherche sur les capacités conceptuelles des agents. Voici un exemple donné par McDowell dans son article *Conceptual capacities in perception* :

A zebra can be described, but that is no reason to suppose that the zebra itself has a form it shares with a description, or with the thought a description expresses. (McDowell 2009b, p. 142) [Un zèbre peut être décrit, mais ce n'est pas une raison de supposer que le zèbre lui-même a une forme qu'il partage avec une description, ou avec la pensée qu'une description exprime]

Pour comprendre cet extrait, il ne faut pas oublier que certains critiques accusent McDowell d'idéalisme justement parce qu'ils lui attribuent l'idée d'un partage de la forme – la même forme serait là, aussi bien dans le monde que dans la pensée –, ce qu'ils considèrent comme une 'projection de la subjectivité'. Dans ce passage, McDowell rejette cette lecture (dans le passage cité, il répond justement aux critiques de sa position par Michael Ayers). Mais si ce n'est pas le partage d'une forme qu'il propose, qu'est-ce alors ? Voici ce que dirait McDowell au sujet de l'expérience perceptuelle. Mon expérience visuelle de ceci :



ou cela...



... est un 'tenir-pour', qui est ensuite confirmé (ou infirmé) par un jugement. Selon McDowell, les perceptions (*seemings*) ressemblent à des *claims*, c'est-à-dire des *claims*-qui-ne-sont-pas encore-des-jugements. Or 'claim' est un terme de Wilfrid Sellars dont McDowell pense qu'il est 'faux dans la lettre mais juste dans l'esprit' – comme il le dit dans son article *Avoiding the Myth of the Given* (McDowell 2009a, p. 267). Il utilise ce terme pour parler des expériences en tant qu'intuitions. Ici, ne perdons surtout pas de vue que le but principal de l'approche de la perception de McDowell est épistémologique. Selon le philosophe français Jocelyn Benoist, l'approche de la perception de McDowell a même un but épistémologique *beaucoup trop dominant*. Benoist parle de 'La misère du théoréticisme' qui consiste à 'confondre perception et connaissance perceptive' (Benoist 2013, p. 9). Quoi qu'il en soit, pour McDowell, une description de l'expérience perceptuelle est fondamentale pour comprendre la connaissance, car nous ne pouvons comprendre les relations en vertu desquelles tout jugement est justifié autrement que comme des relations à l'intérieur de l'espace des concepts (il s'agit d'une thèse centrale de son livre de 1994 *Mind &*

World⁽³⁾). Or, seules les représentations entrent dans de telles relations ; c'est pourquoi le fait que les expériences perceptuelles soient représentationnelles est essentiel pour la connaissance. Mais, depuis, McDowell a reformulé cette position de *Mind and World* selon laquelle ce contenu représentationnel serait un contenu propositionnel. Il ne défend plus l'idée de contenu propositionnel de l'expérience ; ce changement de position se manifeste très clairement dans son article *Avoiding the Myth of the Given* (McDowell 2009a). Il n'affirme plus que les *seemings* perceptifs ont un contenu propositionnel ; il croit que seuls les jugements et les assertions en ont un. Néanmoins il affirme toujours que les expériences perceptuelles ont un contenu : elles ont ce qu'il appelle un *contenu intuitionnel*. Et le *contenu intuitionnel* de McDowell est une interprétation de l'*Anschauung* de Kant. C'est d'ailleurs le mot allemand *Anschauung* que McDowell traduit par 'having in view' (McDowell 2009, p. 260). Il soutient aujourd'hui que les expériences perceptuelles ont un contenu intuitionnel ; c'est pourquoi elles sont représentationnelles.

Avant les altérations et les reformulations les plus récentes, le représentationnalisme de McDowell avait été une cible pour Travis, notamment dans son article *The silence of the senses* publié dans la revue *Mind* en 2004 (Travis 2004/2013). Ce que Travis critiquait alors, c'était l'attachement des représentationnalistes au caractère déterminé (*determinateness*) des *seemings*. D'après lui, cet attachement était indissociable du représentationnalisme concernant l'expérience perceptuelle (McDowell n'était pas le seul à faire l'objet de cette critique, c'était aussi le cas p. ex. de Christopher Peacocke, Gilbert Harman, John Searle, Michael Tye ou Colin McGinn). Or pour Travis, comme l'a dit un jour McDowell lui-même (qui excelle dans la formulation des thèses des autres), si un rocher peut ressembler à la fois à un animal tapi et à un rocher, il vaudrait mieux que tout cela ne soit pas le contenu de la même expérience perceptuelle (McDowell 2013b). Dans *The silence of the senses*, ce sur quoi se fondait l'objection à l'attachement des représentationnalistes au caractère déterminé des *seemings*, c'est une analyse linguistique dans une veine très

(3) *L'esprit et le monde*, traduction de Christophe Al-Saleh, Paris: Vrin (2007).

austinienne, autrement dit une analyse de la façon dont nous parlons de *looks*, de *seemings* et d'apparences. L'analyse concluait qu'il n'existe tout simplement pas un seul *sense of looks* pouvant convenir au représentationnaliste en ce qui concerne les expériences perceptuelles⁽⁴⁾. Il y a beaucoup de sens de *looks*, ou de *seemings*, autrement dit, nous parlons de *looks* et d'apparences dans plusieurs sens. Selon la terminologie la plus récente de Travis (2013⁽⁵⁾), il y a notamment des apparences perceptuelles (c'est-à-dire visuelles) et des apparences conceptuelles. Imaginez que nous disions 'la ligne supérieure a l'air (*looks*) plus longue' en regardant les lignes de Müller-Lyer ci-dessus. Puis comparez avec le cas où nous disons, en regardant la télé le soir des élections présidentielles françaises, avant de connaître les résultats complets : 'On dirait que (*It looks like*) Macron va gagner les élections'. Ce que Travis veut démontrer, c'est qu'il s'agit là de phénomènes complètement différents qu'il ne faut pas confondre. Or, selon Travis, une confusion des nombreux sens de *looks* et de *seemings* est inévitable quand nous parlons d'une expérience perceptuelle en tant que *seeming* particulier. *Nous faisons comme s'il y avait une chose qui soit la seule façon dont les choses se présentent (look) lors d'une certaine expérience perceptuelle.*

Certes, on peut rétorquer: mais n'existe-t-il pas une telle chose, au moins parfois ? Reprenons l'illusion de Müller-Lyer. Ne devrions-nous pas penser qu'il y a un *look* ici (un et un seul) ? (Un *look* qui n'est pas un *look* conceptuel, mais bien un *look* visuel objectif). Ici, Benoist cite Merleau-Ponty pour dire pourquoi nous ne devons pas le penser :

dans l'illusion de Müller-Lyer les segments ne sont *ni égaux ni non-égaux*, c'est dans le monde objectif que cette alternative s'impose (Merleau-Ponty, *La Phénoménologie de la perception*, cité par Benoist dans *Le bruit du sensible*, p. 92)

Selon Benoist, Merleau-Ponty veut dire que cette alternative n'existe que dans le monde objectif, donc avec le jugement. C'est une position que Benoist

(4) Visant beaucoup de représentationnalistes, pas seulement McDowell, qui se distingue en tant que disjonctiviste.

(5) Travis 2013 comporte une nouvelle version de l'article paru en 2004 dans *Mind*.

attribue à Travis et qu'il approuve. En tout cas, un des arguments de Travis dans *The silence of the senses* est que la diversité des sens de *looks* et de *seemings* exclut ce dont le représentationaliste a besoin pour défendre son affaire. Il suggère de s'en tenir au caractère non déterminé de ce qui se présente à nous et donc à l'idée selon laquelle, au fond, la perception offre tout simplement les choses à la vue ; telle est une partie de la perspective du 'silence des sens'. En d'autres termes, selon Travis, le *voir* est essentiellement 'inarticulé' (Narboux 2012). Mais bien sûr, pour McDowell, il s'agit là du Mythe du Donné. Ce qui m'intéresse ici, c'est de savoir ce que la conviction divergente de McDowell (la conviction que le *voir* est essentiellement articulé) doit à Kant.

3. Le Kant de McDowell

Je veux donc examiner le Kant de McDowell, une lecture fortement influencée par Willfrid Sellars. Prenons la formulation inspirée de Kant de ce qui constitue le Mythe du Donné : nous succombons au Mythe du Donné si nous ne reconnaissons pas que l'entendement (*understanding*) est en jeu dans la sensibilité elle-même. Mais qu'est-ce qui, chez Kant, intéresse McDowell et qu'est-ce que cela a à voir avec le jugement ?

Certes, McDowell s'intéresse parfois aux arguments transcendants (voir p. ex. McDowell 2009d) et on peut faire remonter les arguments transcendants à Kant. Mais il ne s'intéresse ni à l'ensemble du cadre transcendantal de Kant, ni à sa conception de la subjectivité dans la mesure où celle-ci comporte, disons, la différence entre l'entendement et la raison, ni à la question de la nature de la synthèse, ni à l'inventaire des formes de l'unité propositionnelle (c'est-à-dire des catégories) de la *Critique de la raison pure*. Ce qui l'intéresse, c'est l'unité, l'unité du jugement dans sa relation avec l'intuition. C'est pourquoi la citation récurrente de la *Critique de la raison pure* est la suivante :

The same function which gives unity to the various representations in a judgement also gives unity to the mere synthesis of various representations in an intuition; and this unity in its most general expression, we entitle the pure concept of the understanding
[La même fonction qui donne l'unité aux diverses représentations *dans un jugement*

donne aussi l'unité à la simple synthèse de diverses représentations *dans une intuition*, unité qui, généralement parlant, est appelée le concept pur de l'entendement (I. Kant, *Critique of Pure Reason* A 79/B104-105, § 10 Analytique Transcendentale) (traduction de A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris: Félix Alcan, 1905, pp. 110-111)]

Nous tombons dans le Mythe du Donné si nous ne reconnaissons pas que seule l'unité (de contenu) du jugement peut rendre compte de l'unité de contenu de l'intuition.

Notons que pour Kant lui-même, le jugement est fortement synthèse : un jugement est un acte mental de synthèse sous une forme logique, c'est-à-dire une forme de synthèse discursive (une catégorie), qui a trait à la synthèse de la diversité (*Mannigfaltigkeit*) dans l'intuition (*Anschauung*). C'est parce que cet acte mental consistant à juger est tellement essentiel que nous pouvons p. ex. soutenir (c'est notamment le cas de la thèse de Béatrice Longuenesse dans son livre de 1998 sur Kant et la capacité de juger) (Longuenesse 1998) que la capacité de juger (*Vermögen zu urteilen*) a la préséance sur les catégories en tant que 'table' fixe de formes (déduites de celle des jugements). Cette fonction synthétique de l'unité est en effet déterminante dans le propre cadre de Kant, notamment parce qu'elle établit le lien entre le jugement et la conscience. Au paragraphe 19 de l'Analytique transcendantale, Kant dit qu'un jugement est la manière de ramener des cognitions (*Erkenntnisse*) données à l'unité objective de l'aperception, donc à la conscience (*die Art, gegebene Erkenntnisse zur objektiven Einheit der Apperzeption zu bringen*).

Venons-en à l'histoire (officiellement kantienne) de McDowell concernant l'expérience et le jugement. L'expérience révèle que les choses sont telles ou telles ; il appelle cela des *seemings*. Lors d'une expérience, les capacités qui appartiennent à la raison (il parle de *conceptual capacities*) sont mises en œuvre. Elles sont mises en œuvre dans l'expérience elle-même – mais cela ne veut pas dire que nous devons concevoir l'expérience perceptuelle comme un 'rassemblement des significations'. Il suffit de reconnaître que les expériences perceptuelles sont des *mises en œuvre* – pas des exercices – des capacités conceptuelles.

Mais cela veut dire qu'il y a déjà un potentiel d'activité discursive dans l'intuition qui a son contenu – et pour cela, tous les concepts n'ont pas besoin d'être

mobilisés, mais certains doivent l'être. Cependant, le contenu, dont le rôle dans ce type de connaissance est dû à une autre capacité, la capacité de reconnaissance (*recognitionnal capacity*), n'a pas besoin de faire partie de l'expérience perceptuelle. L'expérience me met dans une position me permettant de savoir de façon non inférentielle que p. ex. ce que j'ai vu (et à ce moment-là, je n'avais pas le concept de *cardinalidae*), c'était un *cardinalidae* (*a cardinal*):



Même si, selon le point de vue ci-dessus, l'expérience a un contenu (conceptuel), elle n'a pas de contenu *propositionnel* et elle n'a pas besoin non plus de comporter tout ce que l'expérience permet à un sujet de savoir de manière non inférentielle. Ce que McDowell veut dire lorsqu'il affirme que les expériences ont un contenu intuitionnel, c'est que l'unité du contenu intuitionnel est donnée ; il ne résulte pas du rassemblement des significations, comme c'est le cas de l'unité discursive. Mais ce n'est pas non plus fourni par la sensibilité seule. Voilà ce qui importe pour McDowell. Considérer que des capacités rationnelles sont mises en œuvre même dans notre voir irréflecti, c'est, pour McDowell, le meilleur antidote à une conception intellectualiste de la rationalité humaine (McDowell 2009, p. 271).

Évidemment, si selon cette perspective anti-intellectualiste, les *seeings* sont des *seemings* et donc des (proto-) *judgings*, on peut se demander s'il s'agit vraiment là du meilleur antidote à une conception intellectualiste de la rationalité humaine (Hubert Dreyfus, lui-même paladin de l'anti-intellectualisme en philosophie et en sciences cognitives, a critiqué McDowell dans le débat qui les a opposés quelques années avant sa mort, parce qu'il nous considère comme

des ‘animaux rationnels 24h sur 24’) (Shear 2013). Mais là où je veux en venir, c’est simplement que, chez Kant, ce qui fait tenir ensemble l’unité sensible et l’unité discursive, c’est le ‘je pense’ de l’aperception. Cela l’amène à explorer l’idée d’unité originellement synthétique de l’aperception – et avec cette idée d’unité originellement synthétique de l’aperception, il s’agit déjà d’une conception de la conscience, d’une conception de la conscience en tant que synthèse. Notons que la synthèse telle qu’elle se conçoit dans l’idée d’une unité synthétique de la conscience, a un autre sens que la synthèse des concepts dans un jugement (celle-là implique notamment le temps). Quoi qu’il en soit, c’est à l’unité que McDowell s’intéresse quand il recourt à Kant. Comme Kant, il croit que l’unité a un rôle à jouer : l’unité de jugement est à accomplir. A-t-il besoin d’aller plus loin, du jugement vers les eaux plus troubles de la discussion de la position de Kant sur la conscience et la conscience de soi, un sujet hautement controversé ? Peut-être pas. Ce n’est pas son principal centre d’intérêt (et son point de vue sur la conscience de soi diverge nettement de celui de Kant – n’oublions pas p. ex. que McDowell est un animaliste en ce qui concerne la métaphysique de l’identité personnelle, ce qui semble difficile à concilier avec n’importe quelle forme de kantisme).

Une dernière chose pour terminer d’esquisser la position actuelle de McDowell sur le jugement : en quoi consiste exactement le jugement, ‘the paradigmatic exercise of theoretical rationality’ comme il l’appelle, dans cette vision de l’expérience et de l’intuition ? Selon McDowell, juger, c’est rendre les choses explicites pour soi-même. Les jugements sont des analogues intérieurs des assertions. La capacité de juger est une capacité de spontanéité, d’auto-détermination à la lumière de raisons reconnues comme telles par le sujet. Il s’agit là pour McDowell du trait le plus important du jugement. Un jugement perceptuel bien informé obtient son droit épistémique (*entitlement*) à la lumière de l’expérience du sujet (McDowell 2009, p. 257). C’est ce qui intéresse le plus McDowell : même si la façon dont l’expérience représente les choses n’est pas contrôlée par le sujet (McDowell 2004, p. 11) il doit au moins être possible – face à un certain *seeming* – de décider s’il faut ou non juger que les choses sont d’une certaine manière.

4. Le Frege de Travis

Un élément-clé pour comprendre le débat McDowell-Travis sur la perception, c'est que le problème de l'unité du jugement est un problème pour McDowell tandis que ce problème n'existe pas pour Travis. Pourquoi en est-il ainsi ? Dans la conception du jugement fregienne (ou plutôt inspirée de Frege) de Travis, un jugement n'est pas une réalisation, la réalisation de l'unité – il n'y a pas d'unité devant être réalisée dans le jugement parce qu'il n'y a pas d'action dans le jugement. Un jugement se produit quand il y a un risque d'erreur, et c'est le cas quand on est confronté à (ce qu'il y a dans) un environnement. Dans la terminologie de Travis, 'environnement' signifie 'ce qu'il y a à rencontrer'. Un jugement n'a rien à voir avec des concepts donnés qui seraient apportés à l'unité subjective de l'aperception. Un jugement, c'est plutôt l'*attitude* d'un *agent* dans un *environnement*. Dans *Frege Father of Disjunctivism*, Travis présente les choses ainsi (Travis 2013, p. 89) :

Frege saw that we needed an environment, and thus perception, and not merely sensation, if there is something for logic to be about. Not that logic applies only to environmental thoughts but rather that only given an environment for thinkers can the notion of judgement gain a foothold

[Frege a vu que nous avons besoin d'un environnement, et donc de perception, et pas seulement de sensation, si la logique doit avoir vraiment un sujet. Non pas que la logique ne s'applique qu'aux pensées environnementales, mais plutôt que ce n'est que dans un environnement pour les penseurs que la notion de jugement peut prendre pied.]

Jerry Fodor a résumé sa conception de l'esprit en disant : pas de représentations, pas de calculs, pas de calculs, pas d'esprit. Telle est la devise qui sous-tend la conception de l'esprit et de la pensée de Travis : pas d'environnement, pas de jugement, pas de jugement, pas de logique (et s'il n'y a pas de jugement, il n'y a pas de pensée). La raison pour laquelle l'environnement est aussi important, c'est le fait que, pour Travis, le jugement implique un genre particulier de correction : la vérité. Selon Frege, la vérité relève précisément de la logique.

C'est à la logique qu'il incombe de rendre explicites les lois de l'être vrai :

Der Logik kommt es zu, die Gesetze des Wahrseins zu erkennen (Frege 1918/1993, p. 30). [c'est à la logique qu'il appartient de connaître les lois de l'être vrai (traduction de Claude Imbert, Frege, G. (1971). Écrits logiques et philosophiques. Paris : Seuil, p.170]

Pas de vérité, pas de logique. Et Travis prétend que cette sorte de correction – la vérité – n'existe pas pour le non-environnemental :

To be a judgement just is to be subject to a kind of correctness (i.e. truth), which is a particular kind of correctness (contrasting, for example, with being justified). *Explaining* what kind of correctness *truth* is and *explaining* what sort of attitude *judgement* is are *one and the same enterprise* (Travis 2013, p. 71) [Être un jugement, c'est être soumis à une sorte d'exactitude (c'est-à-dire la vérité), qui est une forme particulière d'exactitude (contrastant, par exemple, avec le fait d'être justifié). Expliquer quel genre de correction est la vérité et expliquer quel genre d'attitude est le jugement est une seule et même entreprise]

Mais jusqu'à présent, l'histoire de Travis est une histoire à propos de la logique, du jugement et de la vérité – comment devient-elle une histoire à propos de la perception ? Et comment est-il possible que, dans cette histoire, Frege en arrive à ne plus être conceptualiste en ce qui concerne la perception ? Dans la mesure où il s'est intéressé à la perception, notamment dans *La pensée* (*Der Gedanke*), Frege est habituellement considéré, p. ex. par Michael Dummett (Dummett 1993), comme un conceptualiste en ce qui concerne la perception. Certes, la lecture de Frege par Travis est très peu orthodoxe. Voici comment le passage important de *La pensée* qui introduit le rôle de l'élément non sensible (*nicht sinnlich*) se présente généralement (en anglais et dans l'original en allemand et dans une traduction française) :

Having impressions is not seeing things...It is necessary but not sufficient. Something *nicht sinnliches* has to be added. This is what unlocks the outer world. Without it each of

us would be locked in an inner world. Besides the inner world we must distinguish the external world of sensible perceptible things. (but) To recognize any of these domains we need something not sensible (Frege 1918/1997, p. 343)

La possession d'une impression visuelle est nécessaire à la vision des choses mais non suffisante. Ce qui doit s'y ajouter n'est pas sensible. Et c'est justement ce qui nous ouvre le monde extérieur, car sans cet élément non sensible chacun resterait enclos dans son monde intérieur (trad. de C. Imbert, p. 192)

[Dans l'original en allemand : Das Haben von Gesichtseindrücken ist zwar nötig zum Sehen der Dinge, aber nicht hinreichend. Was noch hinzukommen muß, ist nichts Sinnliches. Und dieses ist es doch gerade, was uns die Außenwelt aufschließt; denn ohne dieses Nichtsinnliche bliebe jeder in seiner Innenwelt eingeschlossen]

Ce quelque chose de non sensible est ce que Frege appelle une pensée. Selon Travis, une pensée contient toujours quelque chose qui va au-delà du cas particulier, ce qui permet de présenter le cas particulier comme relevant de la généralité (*etwas Allgemeines*). Et rien de moins que cela, c'est-à-dire rien de moins que quelque chose de non sensible (*nicht sinnliches*), permet d'évaluer ce quelque chose en termes de vérité. C'est justement parce que quelque chose de non sensible est impliqué dans la perception pour Frege que Dummett considère Frege comme un conceptualiste en ce qui concerne la perception. Comment se fait-il que Travis n'en fasse pas de même ?

Il faut faire un pas de plus. Pour Travis, ce pas, c'est une distinction ontologique (inspirée de Frege) entre le conceptuel et le non-conceptuel. Il définit le conceptuel comme 'des façons d'être des choses' (*'ways for things to be'*). Le non-conceptuel, ce sont les façons particulières dont les choses sont. Le conceptuel appartient au domaine de la logique, le non-conceptuel pas. Et son argument est ici que la logique ne suffit pas pour rendre compte de ce qu'il appelle la portée de la raison (*reason's reach*), c'est-à-dire la rationalité des agents. L'idée est que cette portée permet d'atteindre le non-conceptuel et ce, grâce au jugement, rien que le jugement. Ainsi, les jugements sont des jugements portés par des agents – ce qui veut dire que, pour Travis, les pensées fregiennes envisagées correctement se révèlent être des abstractions à partir de jugements.

Ce n'est qu'en faisant ce pas de plus que nous pouvons accéder à la lecture suivante de 'seeing':

Mais ne vois-je pas que cette fleur a cinq pétales? Vous pouvez le dire, mais vous n'utilisez pas le mot «voir» dans le sens de simplement ressentir la lumière, mais vous voulez dire penser et juger.

[Aber sehe ich denn nicht, dass diese Blume fünf Blumenblätter hat? Man kann das sagen, gebraucht aber das Wort 'sehen' dann nicht in dem Sinne des blossen Lichtempfindens, sondern man meint damit verbunden ein Denken und Urteilen (Frege 1897, p. 149)]

C'est cette lecture du voir (*seeing*) que Travis propose comme alternative à la lecture kantienne de McDowell de *seeing* intégrant l'entendement à la sensibilité. Un point important est le rôle du jugement ici : le jugement est intégré à la 'portée de la raison' qui va du conceptuel au non-conceptuel. Bien sûr, du point de vue kantien de McDowell, le non-conceptuel travisien (les façons dont sont les choses) n'existe pas. Cependant, la conception de la représentation de Travis en tant que représenter-comme réalisé par un penseur ou agent suppose une connection du conceptuel au non-conceptuel, et cette opération relève du jugement. Représenter-comme est alors pour Travis une affaire entre trois parties ou une relation à trois. Il y a (1) celui qui représente, i.e. un penseur (*thinker*). Le penseur (2) représente-comme (i.e. recrute un extrait du conceptuel) pour atteindre un (3) certain extrait du non-conceptuel (qui est représenté-comme). Cette partie du non-conceptuel est représentée comme une façon d'être de quelque chose (impliquant ainsi le conceptuel, i.e. 'façons d'être des choses'). Il n'y a pas de représentation en dehors de cette affaire entre trois parties (ainsi, il n'y a pas de 'représentations' subpersonnelles p. ex.).

Je n'approfondirai pas la question ; ses implications clairement ontologiques doivent être étayées. Je tiens seulement à souligner que dans le débat McDowell-Travis, Travis se réfère surtout à Frege pour se demander comment nous pouvons intégrer la vérité dans une conception de la pensée et de la représentation. Et le principe est que ce qu'il appelle 'environnement' est nécessaire pour que des conditions de correction (*accuracy*) existent; cela exclut l'idée selon laquelle les expériences perceptuelles elles-mêmes auraient quelque chose comme des

conditions de vérité. Les expériences perceptuelles n'ont pas de conditions de vérité, les expériences se limitent à rendre visible ce qui nous entoure. La vue procure la conscience (*awareness*) de ce qui est devant les yeux, elle offre des opportunités. La pensée est une réaction (*response*) à cela ; ce n'est qu'ainsi qu'il peut y avoir représentation ainsi que la vérité et la fausseté.

5. Une ambiguïté concernant les apparences

Pour terminer, je voudrais tenter de découvrir quelle position la conception du jugement de McDowell inspirée de Kant, d'une part, et la conception de Travis inspirée de Frege, d'autre part, nous proposent envers une ambiguïté concernant la notion des apparences. Cette ambiguïté est importante pour les discussions métaphysiques, lorsque le fait d'être réaliste ou idéaliste quant aux relations pensée-monde est en jeu. Je pense qu'il y a ici une différence qui apparaît dans les préférences linguistiques respectives (et apparemment anodines) de McDowell et de Travis pour '*seemings*' et pour '*looks*'.

Voici l'ambiguïté. Quand nous parlons d'apparences', cela peut vouloir dire (1) un objet en tant que simple apparence, soit un *seeming to me* ; (2) un objet en tant qu'objet d'une apparence en tant que phénomène, le fait que quelque chose m'apparaisse (*my being appeared to*).

Imaginons Travis parler de *looks* à sa manière austinienne. Prenons l'exemple du citron-savon d'Austin – disons que j'ai un savon en forme de citron devant les yeux ; il ressemble à un citron, il ressemble à un vrai citron ; je crois que c'est un citron. Et alors ? Mes sens m'induisent-ils en erreur ? Mon expérience ne présente aucun problème. Il y a un citron devant mes yeux, ce n'est pas une hallucination, ni un vrai citron : c'est une imitation. La seule erreur se situe au niveau de la réflexion, du jugement, ni la réalité ni mon expérience ne posent aucun problème. Les *looks* sont ce dont les choses ont l'air pour tout le monde, pas seulement pour moi. Tel est le deuxième sens du mot 'apparences'.

Considérons maintenant les *seemings* de McDowell comme des *claims* (le terme de Sellars dont McDowell dit qu'il est faux dans la lettre mais vrai dans l'esprit). Il parle des *seemings* en tant qu'"actes de capacités d'un sujet dans un environnement'. Mais si l'on songe à l'exemple de l'illusion de Müller-Lyer, il y

a le fait de paraître (*seeming*) et il y a le fait de décider, de juger : le sujet ne croit pas que les choses sont vraiment comme elles semblent être (*as they look*).

Dans la mesure où les *seemings* sont des *claims*, McDowell est tenté de les considérer comme des *seemings pour un sujet* et il court le risque d'hériter d'un problème de Kant. Le problème est le suivant : compte tenu des sens 1 et 2 ci-dessus, Kant choisirait officiellement et clairement le deuxième sens d'apparence : les apparences sont des phénomènes, le fait que les choses apparaissent à quelqu'un. Ce n'est que grâce à l'idée selon laquelle le jugement implique l'unité d'aperception que s'insinue le premier sens d'apparence (un objet en tant que simple apparence est un *seeming to me*). Mais c'est donc que Kant risque 'd'internaliser l'objet de la représentation dans la représentation' (expression empruntée à Béatrice Longuenesse).

Si un *seeming* est un *judging* et que juger suppose ramener les représentations sous l'unité de la conscience de soi, alors la conscience de soi est impliquée dans le *seeming*. Voilà ce que je veux dire quand je parle d'internaliser l'objet de la représentation dans la représentation.

Le fait d'internaliser l'objet de la représentation dans la représentation n'est évidemment pas le but de McDowell (ce devrait être le contraire en raison de son disjonctivisme). Mais c'est la forme de son recours à l'unité kantienne dans l'exercice de capacités rationnelles qui lui fait courir ce risque. Ainsi, lorsqu'il s'agit de rendre compte de la nature du jugement, leurs allégeances kantienne et fregeienne font la différence pour ce qui devrait être leur position desubjectivante commune sur les apparences, en tant que compagnons disjonctivistes.

La position de Travis inspirée de Frege sur le jugement est profondément anti-kantienne et ce n'est pas à cause de discussions directes au sujet de la structure et de l'analyticité, le genre de discussions prisées par les logiciens et les historiens lorsqu'ils comparent Kant et Frege quant au jugement. Sa position est profondément anti-kantienne à cause de la 'contrainte que l'environnement impose à la logique' (*environment-constraint for logic*). Pour qu'il y ait de la logique, il faut qu'il y ait de l'environnement, étant donné la contrainte que l'environnement exerce sur le jugement. Certes, en dépit de la contrainte de l'environnement (qui est une contrainte pour que la logique soit, c'est-à-dire pour qu'il y ait de la logique), il y a aussi chez Travis une idée à propos de la portée de la raison. La

raison, i.e. la rationalité des agents porte sur le non-conceptuel ; cela contraste avec la portée de la logique, qui se situe au sein du conceptuel. Je ne prétends pas ici que tout cela va rester en l'état. Ce que je souhaite souligner, c'est que, contrairement à la position kantienne de McDowell, dans celle de Travis, il n'y a pas de place pour 'je pense' (en tant que conscience de soi). Il n'y a pas de place pour la conscience de soi parce qu'il n'y a pas de place pour la combinaison ou la synthèse, synthèse en une unité de concepts. Une telle conception du jugement suppose que les concepts existaient déjà pour le sujet, avant d'être employés dans un jugement et Travis rejette cette idée. Ni la position de McDowell sur le jugement ni celle de Travis n'est une description des rouages psychologiques à l'œuvre – ce n'est pas à cet niveau que le philosophe s'intéresse à la psychologie. Il reste néanmoins de la place pour une différence entre eux en ce qui concerne la nature des concepts, avec d'autres implications que je n'aborderai pas ici⁽⁶⁾. Il suffit de souligner que pour Frege tel que Travis le lit, dans l'ontologie qui résulte de sa position sur la logique et le langage, les concepts se situent au niveau de la *Bedeutung* (référence, dénotation, ce qui est désigné) et non du *Sinn* (sens). Au contraire, la façon kantienne de McDowell de considérer les *seemings* implique inévitablement l'aperception dans le déploiement des concepts.

Conclusion

Voici ce à quoi j'ai tenté d'arriver. Une conception de la perception est essentielle pour décrire les relations pensée-monde. Or, bien qu'il soit particulièrement important d'avoir une idée claire de la relation entre

(6) Bien que je n'aborde pas le contraste entre McDowell et Travis en ce qui concerne l'ontologie, il me semble qu'il y a là aussi des différences révélatrices. Travis raisonne en termes *d'objets et de concepts* 'd'après Frege'. L'élément-clé à tirer de Frege, c'est la distinction entre le conceptuel et le non-conceptuel, ou bien entre le conceptuel et l'historique (Travis parle soit de non-conceptuel, soit d'historique). Le conceptuel se réfère à des façons d'être des choses ; des 'généralités'. Le non-conceptuel se réfère aux choses telles qu'elles sont – des choses comme cette bouteille ou cet ordinateur devant moi ; pas au genre de choses auxquelles s'applique la logique. McDowell est passé de son ancien centre d'intérêt qu'étaient les *faits* à un attrait plus récent pour les *common sensibles* (McDowell 2009a, p. 261) afin de comprendre comment (certains) concepts doivent entrer en jeu dans l'expérience perceptuelle.

perception et représentation, la question de de la représentation est très souvent invisible dans les discussions de la philosophie de la perception contemporaine. C'est ce qui arrive en particulier quand on commence par discuter le '*contenu représentationnel*' et par se demander si la perception en a ou non. Un aspect essentiel du débat que j'ai analysé, c'est qu'il concerne directement la nature de la représentation. Les positions sur le jugement que l'on trouve chez Kant et chez Frege, sont explicites et très différentes ; elles aident beaucoup McDowell et Travis à formuler clairement ce qu'ils entendent par 'représentation'. En adhérant à ces positions, McDowell et Travis parviennent à des conceptions contrastées de la perception et des apparences, ce que j'ai tenté d'analyser. Même si leur débat sur la perception et la représentation se déroule dans un contexte d'assomptions largement partagées sur la manière de procéder en philosophie de la perception, leurs allégeances kantienne et fregienne sont très différentes. Le contraste entre une perspective kantienne et une perspective fregienne, que j'ai essayé d'exprimer par l'alternative 'aperception ou jugement', nous aide à mieux comprendre ce que sont les questions essentielles concernant la perception et la représentation. C'est un pas important, non seulement pour la philosophie de la perception mais aussi pour évaluer comment s'en tire une position kantienne au sujet de la psychologie humaine et de quel genre de critiques elle fait l'objet.

Bibliographie

- Boyle, M. (2020), "Kant on Logic and the Laws of Understanding", in S. Miguens (ed.), *The Logical Alien*, Cambridge MA, Harvard UP, pp. 117-144.
- Brogaard, B. (2014), *Does Perception Have Content?*, Oxford, OUP.
- Dummett, M. (1993), *Origins of Analytic Philosophy*, Cambridge MA, Harvard UP.
- Frege, G. (1918). «Der Gedanke», *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*, 2, In *Logische Untersuchungen*, hrsg. Günther Patzig, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1993, pp. 58-77. English translation: Beaney, Michael ed. 1997, *The Frege Reader*, London, Blackwell. Traduction française: Claude Imbert, in Frege, G. (1971). *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil.
- Frege, G. (1983). *Logik 1897*. In *Nachgelassene Schriften*, H. Hermes, F. Kambartel and F. Kaulbach eds, Hamburg, Felix Meiner, 1983, pp. 137-163.
- Kant, I. (1929), *Critique of Pure Reason*. Trans. Norman Kemp Smith. London, Macmillan [édition citée par J. McDowell]. Traduction française citée : A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris: Félix Alcan, 1905.
- Longuenesse, B. (1998), *Kant and the Capacity to Judge – Sensibility and Discursivity in the Transcendental Analytic of the Critique of Pure Reason*, Princeton, Princeton University Press.
- McDowell, J. (1994), *Mind and World*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- McDowell, J. (2009a), "Avoiding the Myth of the Given", in *Having the World in View*, Cambridge MA, Harvard UP.
- McDowell, J. (2009b), "Conceptual Capacities in Perception", in *Having the World in View*, Cambridge MA, Harvard UP.
- McDowell, J. (2009c), "Sensory Consciousness in Kant and Sellars", in *Having the World in View* Cambridge MA, Harvard UP.
- McDowell, J. (2009d), "The disjunctive conception of experience as material for a transcendental argument", in *The Engaged Intellect* Cambridge MA, Harvard UP.
- McDowell, J. (2009e), "Experiencing the World", in *The Engaged Intellect*, Cambridge MA, Harvard UP.
- McDowell, J. (2013a), "Perceptual experience: both relational and contentful", *European Journal of Philosophy* 21, 144-157 (Mark Sacks Lecture)
- McDowell, J. (2013 b), "Are the Senses Silent? (Response to Charles Travis)", in: <http://www.youtube.com/watch?v=fBQHEGg5JSo> (Agnes Cuming Lecture II)
- Miguens, S. (2020), "Les problèmes philosophiques de la perception". In R. Moati & D. Cohen-Lévinas eds. *Lire Le Bruit du sensible de Jocelyn Benoist*.